

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 23 (1885)  
**Heft:** 22

**Artikel:** Fête espagnole  
**Autor:** L.M.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-188747>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.01.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**  
 SUISSE : un an . . . . 4 fr. 50  
           six mois . . . 2 fr. 50  
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

**PRIX DES ANNONCES**  
 du Canton 45 c. ) la ligne ou  
 de la Suisse 20 c. ) son espace.  
 de l'Étranger 25 c. )

### Fête espagnole.

La fête organisée par la Société pour le développement de Lausanne, au profit d'œuvres d'utilité publique et de bienfaisance, nous promet de charmantes surprises ; elle nous fournira l'occasion de favoriser une louable entreprise, tout en nous divertissant de la manière la plus agréable.

L'emplacement ne peut être mieux choisi. Quoi de plus coquet, à ce moment de l'année, que notre promenade de Derrière-Bourg, pour encadrer cette kermesse enchantée qu'on nous prépare ? Au midi, un joli parterre à l'anglaise, avec ses frais gazons, ses massifs, sa grotte rustique et sa vigne du Canada, qui tapisse le grand mur d'une épaisse et verte tenture ; — sur la promenade haute, l'ombrage de nombreux tilleuls, où l'on circule comme sous un large dais de feuillage ; — au nord, les terrasses des habitations voisines, qui s'étagent toutes souriantes de lilas en fleurs, de bordures d'œillets et de roses, et que domine, de sa tête altière et majestueuse, le grand marronnier. Puis, pour horizon, le superbe panorama du lac et des Alpes.

Supposons un instant que la fête est commencée, et faisons-en le tour.

Aux entrées, se dressent de grands mâts vénitiens, entre lesquels des guirlandes de drapeaux et de banderolles flottent au souffle de la brise. Nous disons : « au souffle de la brise », car nous espérons que le temps sera calme, beau, le ciel serein ; autrement, la fête attendra huit, quinze jours, s'il le faut.

Nous voici à l'entrée principale (*Puerta-mayor*). Là, il faut payer. Hélas, où ne paie-t-on pas dans ce monde ! Bah ! laissons-nous faire de bon cœur ; nous ne regretterons pas notre argent, je vous le promets. — Nous sommes d'abord frappés par l'allure martiale des pompiers, chargés de la police, qui se promènent gravement dans l'enceinte, costumés en gendarmes espagnols, et coucheront ce soir sous la tente.

En face de la porte, le *carrousel*, tournant sans relâche aux sons de l'orgue de Barbarie, et où les moutards en liesse enfourchent de petits chevaux ou se prélassent dans des voitures, aux applaudissements des bonnes et des mamans.

Prenons à gauche : Ra-ta-fla-ta-ta !... C'est le *Potmar aux quilles*. On y rit beaucoup et l'on s'y dispute avec acharnement des prix qui ne sont point à dédaigner. Mais quittons ce délassément

bryant pour jouir d'un agréable contraste que va nous procurer le *Marché aux fleurs*, installé près de la fontaine. Là, de ravissantes naïades ne vous laissent point passer sans vous favoriser d'un sourire aussi frais, aussi séduisant que les fleurs qui s'arrangent et se groupent en bouquets sous leurs doigts mignons. Vous en ornerez sans doute votre boutonnière, vous en offrirez gentiment à votre compagne ; mais prenez garde que les parfums enivrants de Flore ne vous montent point au cerveau et n'aillent porter le trouble dans votre cœur. Après avoir rendu hommage à ces demoiselles et payé vos fleurs, saluez avec grâce et passez ; c'est prudent. Plus loin, vous admirerez l'adresse des tireurs au *Flobert* et donnerez un coup d'œil au jeu des *Petits chevaux*, après quoi vous ferez un étape au *Grand restaurant*, dont les trois frontons, avec clocheton central, ferment l'extrémité orientale de la place.

Vous serez reçu avec un aimable empressément par M. Nyffenegger, secondé par d'accortes sommelières andalouses et de jeunes Castillans au pied léger qui vous serviront prestement. Vous aurez à choisir entre le jambon appétissant, habilement découpé par un homme de l'art, le paté froid, le sandwich, les babas, les brioches, les biscuits secs, les croquignoles, les petits fours aux amandes, puis vous arroserez le tout en faisant sauter le bouchon de l'*Yvornocito*, du *Vino-Desaleynos*, du *Bojoleyos* ou du *Vino de la Costa*.

Maintenant que nous sommes convenablement restaurés, revenons sur nos pas en longeant la promenade au midi. La première chose que nous rencontrons est le *Tourniquet*, entouré de ses bibelots de faïence et de verroterie. Un tour de roue, qui ne vaut rien, nous suffira. Plus loin, nous achèterons quelques cigarettes espagnoles au *Kiosque des fumeurs* ; et comme la cigarette est tout particulièrement bonne en buvant le *thé* ou le *café*, nous en prendrons une tasse, à deux pas, au kiosque de M. Humbert, qui doit s'y connaître, et nous servira au mieux.

Mais à peine aurons-nous savouré notre moka et jeté au vent quelques bouffées, que nous serons attirés vers la *Guerre aux pantins*, où l'on se porte en foule, tant il est drôle de voir ces petits bonshommes chanceler ou tomber sous les balles que les amateurs leur envoient de toute la force de leurs bras.

Ah ! voilà le *Bal d'enfants*. Comme c'est charmant de voir sautiller et valser toutes ces têtes blondes aux sons d'un excellent orchestre à cordes. Les

figurants y étant admis, leurs costumes aux couleurs éclatantes bariolent agréablement la scène. Organisé à la mode flamande, ce bal a ceci de particulier, qu'après chaque danse tout le monde sort : 10 centimes la danse. Mais faisons un peu place à tant de curieux qui n'ont pas encore pu s'approcher du rond, et entrons au *Musée des beaux-arts*, dans lequel, à côté d'une galerie fort humoristique, s'étalent les œuvres des grands maîtres de l'école italienne, flamande et autres. Un Raphaël, récemment découvert chez un marchand de bric-à-brac, où il gémissait humilié à côté de gravures de foire, fait l'admiration de tous.

O vous, qui barbouillez tant de toiles, qui gaspillez tant de couleurs, qui usez en pure perte tant de pinceaux, allez un peu méditer ces merveilles, rentrez en vous-mêmes, réfléchissez un instant à tout ce que vous avez fait et vous en sortirez peut-être... meilleurs !

Ouf ! quel tapage infernal s'échappe de toutes les baraques qui s'alignent au milieu de la promenade ; c'est à fendre le tympan ! Bateleurs, acrobates, clowns, prestidigitateurs, dompteurs d'animaux féroces, baladins, montreurs de curiosités de toute espèce, tous venus de l'Estramadure, de Castille ou des Asturies, ayant chacun sa musique de tréteau, débitant chacun son boniment, s'en donnent comme des endiablés ! Il nous faut nécessairement voir cela ; la dépense n'est pas grande : 40 centimes d'entrée pour n'importe lequel de ces spectacles. Des applaudissements frénétiques ébranlent le *Cirque*. Le toréador Murillo accomplit des prodiges de courage dans les courses de taureaux ; le duel à la navaja fait venir la chair de poule, et la femme colosse, miss Arabella, n'a pas moins de succès.

En sortant de là et pour nous remettre de nos émotions, passons à la *Taverne*, desservie par M. Renou, et prenons un rafraîchissement. Il suffit de citer le nom du spirituel confiseur lausannois pour que vous vous attendiez à quelque surprise, à quelque originalité de sa part. En tout cas, il aura le mot pour rire, et vous reviendrez certainement à plusieurs fois lui serrer la main et visiter ce local meublé par lui dans un style unique en son genre.

Le *Musée historique* est digne de fixer notre attention. Des objets excessivement curieux, appartenant à l'antiquité la plus reculée, depuis le jardin d'Eden jusqu'aux Croisades, frappent les regards d'étonnement. On se demande comment ces précieuses reliques ont pu être transmises d'âge en âge, de génération en génération, et arriver intactes... Derrière-Bourg.

Tout à côté, les *Figures de cire* complètent heureusement cette exposition. Installées sur le modèle du musée Grévin, elles nous représentent, avec une illusion complète, les hommes et les événements les plus marquants de l'époque moderne. L'assassinat de Gordon, la signature du traité de paix avec la Chine, un comité lausannois présentant au Conseil fédéral une demande de concession pour une nouvelle ficelle gravissant les hauteurs du Signal, etc., etc. ; toutes ces scènes sont vivantes d'attitude et d'expression. Les personnages sont si vrais, si

frappants, que leurs regards vous intimident. C'est vraiment admirable !

Un spectacle bien différent nous est offert dans la dernière baraque, c'est la *Ménagerie*, où rugissent les lions, les tigres, les léopards, à côté de singes qui gambadent et mendient aux visiteurs quelques friandises. — A certaines heures de la journée, la foule se presse à la porte, car chacun veut assister à l'entrée dans les cages de la célèbre dompteuse, la senora Ariquita, dont le regard fascinateur couche à ses pieds, comme un agneau, le roi du désert ! Le serpent Isotior et Tom-Pouce font aussi courir beaucoup de monde. N'oublions pas la grenouille-monstre, qui, dans sa vaste prestance, défie quelques favorisés des biens de ce monde.

A l'entrée, de nombreux perroquets à vendre, bavardent avec les bonnes d'enfants. L'un d'eux crie sans cesse aux promeneurs : « Entrez, entrez donc ! » Il a raison, il faut voir cette ménagerie, devant laquelle Pianet n'aurait qu'à s'incliner.

Derrière ces baraques, le marché espagnol fait une heureuse diversion : d'aimables vendeuses, coquettement costumées, veste de velours, robe jaune, rouge ou bleue, vous offrent là des palmes, des éventails, des oranges, des bananes, des raisins d'Algérie, avec des sourires si engageants, qu'il n'est pas possible de ne pas faire quelque achat, plusieurs mêmes. Ah ! ma foi, les sourires de ces enchanteresses coûtent chers !... mais consolez-vous, c'est pour une bonne œuvre !

Enfin, pour terminer notre petit voyage à travers tant de curiosités diverses, passons au pavillon voisin et dégustons un verre de Xérès, d'Alicante ou de Malaga, dont la provenance ne peut être suspectée, puisque nous sommes en pleine Ibérie.

Deux cents personnes, au moins, en costume espagnol, au nombre desquels on compte 70 étudiants et 40 demoiselles et fillettes, contribueront à la vente et aux nombreux divertissements que nous venons d'énumérer. Si l'on ajoute à cela les concerts de nos musiques, ceux de l'*Estudiantina*, donnés au Grand restaurant et à la Taverne, où ces jeunes Espagnols, la cuillère traditionnelle au chapeau, nous feront entendre ces *coplas*, ces *sarabandas*, ces *seguidillas*, chants et danses, avec accompagnement de guitares, mandolines, violons et castagnettes ; si l'on se représente tout cela, le soir, à la magique clarté de plus de mille becs, lampions, lanternes vénitienues, falots du moyen-âge, ballons suspendus dans le feuillage comme une myriade d'oranges, on pourra se faire une idée de l'originalité, de la gaieté, de l'animation que revêtira cette intéressante fête, qui s'ouvrira le samedi 6 juin, à 3 heures après-midi. Puisse-t-elle obtenir un succès digne de sa belle devise : *Utilité publique. Bienfaisance !*

L. M.

*Je crois en Dieu.* Telle est, dans sa forme simple, la profession de foi de Victor Hugo. — C'est trop, cependant, pour les énerguènes qui promènent le drapeau rouge dans Paris ; ce n'est pas assez pour l'Eglise romaine. Mais pourquoi tant de bruit, tant de commentaires à ce sujet ? Qui peut savoir, qui